



MARIE EUGENIE ET LA COMMUNION (2^{ème} partie)

III- LA COMMUNION EN TEMPS DE CRISE

1. Légers troubles

Sur le chemin de la communion, il y a parfois des périodes où les obstacles sont nombreux, des « crises » qui semblent insurmontables. Marie Eugénie en a souvent fait l'expérience. Une des premières occasions fut celle du départ de l'abbé Combalot, deux ans après la fondation. C'est au récit de cette crise que nous allons nous attacher maintenant, cherchant à en tirer quelques enseignements pour les crises que nous pouvons nous-mêmes traverser, en équipe, dans nos relations ou dans nos projets... Comment, alors que la crise sévit, garder le cap de la communion ?

L'abbé Combalot avait eu l'intuition de la fondation de la Congrégation. Il avait appelé Marie Eugénie, mais aussi Marie Augustine, Thérèse Emmanuel et Marie Thérèse. Il avait accompagné le cheminement et la formation de la jeune fondatrice. Une affection profonde les unissait, enracinée en Dieu au point que l'abbé Combalot, radical comme à son habitude, écrivait à Anne Eugénie, le 25 février 1839 : « *Vous et moi ne nous aimons qu'en et pour Dieu... Vous êtes donc mon cher trésor, mon ange, ma fille, mon unique bien.* » Cette affection reconnue permettait à Marie Eugénie d'accepter son directeur avec ses inconstances : « ...je vois aujourd'hui que je vous aime, autant sévère qu'indulgent (...) votre tendresse est écrite à chaque page de votre lettre, mais en caractères quelquefois un peu durs. »¹

Au cours des deux premières années, de mars 1839 à mars 1841, l'abbé Combalot resta l'unique « Père » de l'Assomption dont il rédigea l'introduction aux Constitutions, développant une belle analyse sur l'éducation chrétienne et sur la vocation de la femme. Malgré tout, les sœurs devaient se plier au caractère impétueux du prêtre. Quand il fallait étudier, elles étudiaient. Quand il fallait fermer leurs livres pendant des jours entiers, elles s'appliquaient à l'ascèse. Quand il fallait manger, elles mangeaient et jeûnaient dès qu'il le demandait. Marie Eugénie, quant à elle, aux dires des sœurs, réfrénait toute opposition, ne voyant que le bien de la Congrégation à fonder. Cette instabilité attaquait pourtant la confiance de la jeune femme : « *Je crois vous l'avoir dit, c'est la confiance qui me manque ; souvent je n'ose plus, soit que je vous craigne, que je me craigne moi-même ou que je craigne l'avenir.* » Quand les premiers soubresauts annonciateurs de la crise arrivent, la première attitude de Marie Eugénie est d'ouvrir son cœur, dans une certaine franchise, en reconnaissant le rôle spécifique de celui dont elle souffre et en optant résolument pour la confiance : « *Rendez-moi donc cette confiance, mon très cher père, rendez-la moi toujours en étant vraiment mon père, selon toute l'étendue du mot...* »² Elle place le fondement de sa relation avec l'abbé Combalot dans le Christ : « *Les liens qui me lient à Jésus-Christ me lient aussi à vous...* » Petit à petit, malgré tout, la jeune femme sent que la priorité ne doit plus être son attachement personnel, ou même sa sécurité, mais le bien même de l'œuvre qu'elle est en train de mettre au monde. Elle est encouragée vigoureusement par le Père d'Alzon, ami de l'Abbé Combalot, à choisir le bien de l'œuvre comme priorité : « *Non, vous ne devez pas abandonner à M. Combalot le succès de votre œuvre. Vous me dites qu'autour de vous on compte plus sur vous que sur lui (...) Tenez ferme aux points de règle, c'est votre droit ; et pour le reste, allez en esprit de foi, laissez-vous faire. Je sens qu'il faut pour cela un grand courage et qu'une position si pénible ne peut pas être longtemps soutenable ; mais nous*

¹ Marie Eugénie au Père Combalot, 18 août 1837, n°4

² Marie Eugénie au Père Combalot, 7 avril 1840, n°118

ne pouvons aujourd'hui poser que des pierres d'attente : c'est à la Providence de dénouer vos liens. »³

Au cours de cette traversée qui s'annonce mouvementée, en février 1841, l'abbé Combalot accorde aux sœurs professes de la petite communauté la possibilité de « donner leur voix au chapitre », c'est-à-dire de prendre part à une décision communautaire. En même temps les sœurs réaffirment leur désir de rester en bonne entente avec l'abbé Combalot qu'elles reconnaissent comme leur supérieur⁴. Quelques jours plus tard, l'abbé Combalot part pour Nantes ; les lettres envoyées alors par Marie Eugénie manifestent une affection très concrète : « *N'est-ce pas trop que ce que vous entreprenez pour le Carême ?... Vous êtes tous les ans moins jeune, et... il y a par conséquent, toujours plus de hardiesse à vouloir faire un si rude usage de vos forces... Ne vous fatiguez pas outre mesure, et que l'empressement, qu'on ne peut manquer d'avoir pour votre parole, ne vous entraîne pas jusqu'au point de vous rendre malade.* »⁵ Ainsi, les résistances qu'elle peut sentir par ailleurs, ne la détournent pas de sa droiture et de son affection positive envers celui qui l'a appelée à fonder l'Assomption. Marie Eugénie est alors élue supérieure de la communauté, ce dont se réjouit le Père Combalot⁶.



Garder le cap de la communion :

- Nommer avec franchise ses sentiments
- Prendre le bien de l'œuvre comme une priorité
- Discerner ce qui est essentiel
- Cultiver ensemble foi, courage et confiance en Dieu

2. Divergences de points de vue

Tout cela se passe dans un contexte parisien peu favorable à la communauté. Le clergé de Paris se méfiait de l'abbé Combalot et de son originalité ; et l'on s'inquiète de l'âge de sœurs, de leur style de vie. Marie Eugénie a besoin d'être rassurée. Dans une très belle lettre, elle affirme que sa priorité est désormais l'intérêt de l'œuvre : « *...il est vrai que ce serait pour moi une très grande consolation de compter sur votre dévouement et sur votre affection, je ne dis pas pour moi, je n'en vaud pas la peine, mais pour l'œuvre de Notre-Dame (...) Dieu seul, mon très cher Père, peut mériter ces dévouements sans bornes, sans intérêt, sans découragement, sur lesquels une œuvre nouvelle a besoin de s'appuyer. Mon plus grand effroi, ce qui me trouble tant, c'est de craindre que cette base ne nous manque ; tout ce qui peut donc consoler mon âme, c'est de vous savoir sur ce point des sentiments pareils aux miens. Je sais que vous êtes par conviction et par état dévoué à Dieu, je désire vivement que, comme vous me le dites, vous soyez prêt à tout faire pour cette œuvre, et à vous montrer toujours son ami et non pas seulement le mien, ce qui est trop peu. Je vous avoue que les sentiments les plus vifs de ma reconnaissance et de ma tendresse sont et seront maintenant pour les âmes qui s'uniront le plus étroitement à moi dans l'accomplissement de cette fondation ; ce seront ceux qui feront le plus pour l'oeuvre de Notre-Dame que j'aimerai le plus...* »⁷ Les réticences du clergé vis-à-vis de la communauté sont d'autant plus forts que l'on pense que le Père Combalot construit sa communauté avec trop d'indépendance ; Marie Eugénie supplie l'Abbé

³ Emmanuel d'Alzon à Marie Eugénie en décembre 1840

⁴ cf. Acte du 18 février 1841 : « *Notre père a bien voulu consentir à nous accorder dès à présent le droit de voix active au chapitre puisque nous l'avons de voix passive, ainsi que la règle le définit... Nous voulons lui obéir comme à notre Supérieur ainsi que la règle le dit, et nous voulons nous entendre avec lui en même temps qu'il nous a accordé de faire passer en chapitre à la pluralité des voix tout changement à la règle...* »

⁵ Marie Eugénie au Père Combalot, 2 mars 1841, n°127

⁶ Cf. Père Combalot à Marie Eugénie, 6 mars 1841

⁷ Marie Eugénie au Père Combalot, 18 mars 1841, n°129

Combalot d'être attentif à sa conduite : « *La plus grande attaque qu'on nous fasse, c'est de nous dire, ainsi que vous, fort indépendantes de l'autorité de l'archevêque... De grâce, mon cher père, évitez tout ce qui corroborerait ce bruit, le plus fâcheux de tous pour une communauté, puisque notre première obéissance doit être à l'évêque.* »⁸ Ce qui la guide, décidément, c'est le bien de l'œuvre et son attachement à l'Eglise.

Ainsi lorsque le Père Combalot voudrait passer au-dessus de l'autorité de l'Archevêque de Paris et obtenir directement une autorisation de Rome, Marie Eugénie continue de s'inquiéter. Pour lui, il s'agit d'enraciner l'œuvre « *dans le tronc sacré de l'Eglise* », où elle « *puiserait une sève abondante* »⁹, ce qui pourrait faciliter l'arrivée de vocations. Ce projet inquiète Marie Eugénie qui y voit un manque de respect pour le rôle de l'Archevêque de Paris ; elle pense que cela empêchera le développement de l'œuvre et s'en ouvre au Père Combalot¹⁰, lui demandant avec prudence de pouvoir dire à l'Archevêque qu'elle n'approuve pas cette démarche. En même temps, elle ne laisse pas le malentendu s'installer : « *Vous avez tort, mon très cher Père, de croire que j'ai dit que vous n'aviez rien fait pour l'œuvre. Relisez ma lettre...* » Elle ajoute cependant que rien n'a affaibli la charité qu'elle lui porte. Pour elle, la vérité et la différence de points de vue ne sont pas un obstacle à la communion. Sentant que les divergences grandissent, la jeune religieuse s'inquiète tout de même au sujet de l'avenir de la relation avec l'abbé Combalot : « *...tout m'inquiète, et pour achever ma franchise, ce qui m'inquiète surtout, ce sont mes rapports avec vous...je redoute qu'étant chargée par ma position de vous exprimer les désirs de mes sœurs, l'opposition dont j'ai été pour vous l'objet, ne vous porte à les combattre trop continuellement... Je dis les désirs de mes sœurs, car je vous prends vous-même à témoin de la parfaite indifférence où je suis personnellement pour presque toutes les habitudes de ma vie.* »¹¹ Il semble que Marie Eugénie se soit donné la règle d'une indifférence personnelle pour mieux écouter les désirs de la communauté. Elle s'appuie, pour garder confiance, sur le lien déjà tissé avec l'abbé Combalot, sur les qualités qu'elle lui reconnaît et qu'elle lui exprime : « *Je me dis que vous reviendrez plus calme que vous n'êtes parti, je me répète d'après les assurances d'affection que vous me donnez, d'après votre bon cœur, votre droiture, vos qualités, vos vertus, j'oserai dire même, d'après ce que j'ai fait pour vous, qu'il n'est pas possible que vous soyez aussi mal pour moi dans l'avenir que vous avez été bien dans le passé...* »



Garder le cap de la communion :

- Parole honnête qui évite les malentendus
- Prudence avisée qui respecte les étapes
- Respect des rôles de chacun et lien avec l'Eglise
- Indifférence personnelle et écoute des désirs de la communauté
- Appui sur la mémoire positive du passé et reconnaissance des qualités des autres

3. Nécessaire rupture

Les critiques dont la communauté faisait l'objet avaient conduit Marie Eugénie à rencontrer Monseigneur Affre, Archevêque de Paris, durant l'absence du Père Combalot. Ils envisagent ensemble la nécessité de nommer un nouveau supérieur ecclésiastique. Il faut annoncer cela au Père Combalot à son retour, le 11

⁸ Marie Eugénie au Père Combalot, 28 mars 1841, n°130

⁹ Père Combalot à Marie Eugénie, 2 avril 1841

¹⁰ Cf. Marie Eugénie au Père Combalot, 2 avril 1841, n°133

¹¹ Marie Eugénie au Père Combalot, 5 avril 1841, n°134

avril. L'archevêque s'en charge et voit le prêtre lui répondre : « *Tant que je vivrai, mes filles n'auront pas d'autre supérieur que moi.* » Le Père Combalot cherche alors par tous les moyens à soustraire la communauté à l'autorité parisienne, tentant de convaincre les sœurs de partir avec lui en Bretagne. Mais au nom de la raison et du désir de protéger l'œuvre, une forte cohésion communautaire s'exprime contre ce projet. Mère Thérèse Emmanuel s'en fait le porte-parole. Le Père Combalot a du mal à accepter cette résistance et il considère que Marie Eugénie a participé à la décision : « *Toutes les raisons et toutes les considérations possibles empêcheront jamais, ma chère sœur, que ce qui est fait ne soit fait. Vous avez voulu ainsi que vos sœurs, un supérieur pour votre œuvre. Et ce n'est pas moi. L'archevêque, qui vous l'a imposé, mais c'est vous qu'il avait pressé de vous en donner un.* »¹² Cela le rend amère ; il promet à la communauté un avenir difficile. Cependant il accomplit un travail de distanciation assez touchant : « *...je n'ai pu qu'en éprouver une peine extrême, et quand ce sentiment a fait place à des réflexions qui devaient nécessairement lui succéder. J'y ai vu une disposition ouverte de la Providence que j'ai bénie et à laquelle j'ai tâché de me soumettre avec une résignation chrétienne.* » Après la peine, la réflexion, pourrait-on dire, pour accepter la situation... Dans ses courriers, on peut trouver une alternance de distance et de résistance, signes d'un combat qui est à la mesure de l'engagement personnel qu'il avait mis dans la fondation de l'Assomption. Le 3 mai 1841, il tente une dernière approche, réunissant les sœurs et essayant de les convaincre de prendre immédiatement la décision de partir en Bretagne, de préférence sans Marie Eugénie, qui, selon lui, ne peut assurer la cohésion du groupe. De nouveau, c'est en communauté que les sœurs vont réagir, après un vote unanime par lequel elles affirment leur décision de rester à Paris, auprès de leur jeune supérieure. Quand la relation personnelle ne suffit plus à préserver la communion, la communauté aide à faire face à la rupture. On annonce la décision au Père Combalot qui quitte la maison sans attendre. Les sœurs essaieront d'aller le voir le lendemain mais il refuse de les recevoir. Cela ne l'empêche pas de formuler des vœux pour la communauté : « *Que Dieu vous donne autant de bénédictions que j'ai d'amertumes, qu'il soit lui-même votre protecteur, votre appui, votre consolateur ! Faites parvenir la lettre de ce matin à Monseigneur. Demandez-lui un Père pour vos âmes. Donnez à celui qu'il aura choisi, dans sa sagesse, votre confiance...* »¹³

A Monseigneur Affre, juste avant de quitter Paris pour Rome, le Père Combalot enverra une lettre de recommandations : « *Je viens de vous prier de nommer un supérieur pour la petite communauté dont j'ai préparé les éléments, et pour vous laisser à vous-même, Monseigneur, et à l'homme de votre confiance toute la liberté nécessaire pour continuer, consolider et affermir cette œuvre naissante. Je me démetts entre vos mains de toute l'autorité que ma qualité de père et de fondateur me donner sur elles (...) La pensée qui a présidé à sa création me semble utile et opportune ; mais ma coopération directe lui susciterait désormais trop d'obstacles pour se développer (...) Placées sous votre autorité immédiate, et à l'ombre de votre sollicitude, elles n'auront plus d'orage à redouter ; et moi en reconnaissant ce qui me manque de qualités et de vertus pour achever l'édifice, je bénirai Dieu de son accroissement.* »¹⁴ Malgré un combat intérieur qui se prolongera, le Père Combalot donne ici un signe de communion qui va au-delà des sentiments humains. L'amertume ne l'empêche pas de remettre l'œuvre, d'encourager son avenir et de reconnaître ses propres manques.

Pour Marie Eugénie, la rupture est une épreuve terrible : « *Je n'ose pas m'avouer à moi-même l'état où me laisse tout ce qui vient de se passer. Mon âme est si triste que j'ai à la fois besoin d'encouragement pour l'œuvre et pour moi, mais il faut s'en passer. La volonté de Dieu soit faite. Je voudrais avoir quelque espérance de voir M. Combalot sortir de la ligne d'absolue séparation où il est entré... Depuis hier je cherche en mon esprit comment j'aurais pu éviter cette séparation... Tout ce qui me console, c'est la douceur et la modération qui m'étaient restées tout le long des dernières scènes. Je m'étais tant efforcée*

¹² Père Combalot à Marie Eugénie, 26 avril 1841

¹³ Père Combalot à Marie Eugénie, 3 mai 1841

¹⁴ Père Combalot à Monseigneur Affre, mai 1841

*de me tenir durant l'orage intérieurement et extérieurement unie aux dispositions de Notre Seigneur dans le Saint-Sacrement... »*¹⁵ Elle nous dévoile ici ce qui a été sa ligne de conduite, au paroxysme de la crise : garder la douceur et la modération, ne pas répondre aux provocations de l'abbé Combalot, se tenir auprès du Seigneur... Dans une lettre à l'abbé de Salinis, elle écrit : « ...*la grande question en pareil cas, ne me paraît pas être de savoir qui a eu tort ou raison, mais plutôt de couvrir les torts le plus possible et de remédier aux inconvénients. Il suffisait pour moi, que l'Archevêque m'eût exprimé le désir de nommer un Supérieur plus stable, et que mes sœurs m'eussent toutes déclaré qu'elles ne se sentaient pas le courage de faire un vœu d'obéissance entre les mains de notre Père, et qu'il n'y avait pas de souffrances ni de difficultés matérielles qu'elles ne préférassent à sa supériorité. Il fallait ensuite agir le plus franchement possible... »*¹⁶ De nouveau la jeune supérieure partage des éléments importants : ne pas chercher qui a tort ou qui a raison, couvrir les torts et remédier aux inconvénients, s'appuyer sur la décision communautaire... Elle ajoute qu'elle a toujours agi vis-à-vis de Mr Combalot « *avec un dévouement et un soin de ne pas le compromettre, qu'il a souvent reconnu* » et qu'elle voudrait que cette décision d'avoir un autre supérieur ne porte pas atteinte à aux liens d'affection qui lient les sœurs à leur « fondateur », lui reconnaissant sans ambiguïté l'intuition des commencements ... « *S'il est incapable de cette sorte de tutelle, ce que nous faisons en est-il moins son œuvre, sa pensée, la chose qu'il désirait le plus pour la plus grande gloire de Dieu ? »*

Pendant quelques mois, Marie Eugénie s'emploiera à recréer une relation que le Père Combalot refuse. Elle s'en explique ainsi : « *Ne vous étonnez pas non plus que nous ayons continué à vous écrire et à porter votre souvenir devant Dieu (...) nous restions seulement convaincues, comme je le suis encore, qu'à la réflexion, quand vous seriez seul en votre âme avec Dieu, vous seriez bien aise que nous ayons continué à faire ce que vous aviez désiré voir accomplir pour la gloire de Dieu... »*¹⁷ En octobre, le Père Combalot fait réclamer les livres qu'il avait laissés dans la bibliothèque de la rue de Vaugirard. Marie Eugénie lui exprime de nouveau son amitié et la part qu'elle prend à ses peines. L'éloignement est pourtant définitif. C'est la sœur de l'abbé Combalot, dont Marie Eugénie va s'occuper dans les années 1850, qui donnera des nouvelles de son frère, puis annoncera la maladie de sa mère... Il reprendra ponctuellement contact avec Thérèse Emmanuel, en 1849, afin de lui parler d'un projet de... fondation ! Une autre année, Marie Eugénie craint de le voir se rapprocher de la communauté de Nîmes. Au long des années, sa correspondance révèle qu'elle le garde toujours présent dans sa mémoire : elle demande de temps en temps au Père d'Alzon s'il a de ses nouvelles et n'hésite pas à communiquer celles qu'elle reçoit. Elle le fait en une ou deux phrases, sans commentaire...



Garder le cap de la communion :

- Ne pas chercher qui a tort ou raison
- Ne pas céder à la tentation de dire du mal de l'autre
- Aller au-delà des sentiments humains
- Faire confiance au discernement communautaire
- S'employer à ne pas briser la relation de manière définitive

¹⁵ Marie Eugénie, Notes Intimes, Mai 1841, n°172/01

¹⁶ Marie Eugénie à l'abbé de Salinis, 16 mai 1841

¹⁷ Marie Eugénie au Père Combalot, août 1841, n°136

Il y aurait bien d'autres moments de crise à parcourir pour comprendre ce qui permet à Marie Eugénie de garder le cap de la communion en de telles situations mais nous pouvons déjà tirer de cette première expérience un bon nombre de pistes : veiller à la manière dont on parle aux autres et des autres en n'oubliant jamais de garder leurs qualités dans le cœur ; parler avec droiture et dans la vérité, nommer ses sentiments ; chercher le bien commun plus que sa propre tranquillité ou sécurité, viser l'essentiel ; être prudent et ne pas brûler les étapes ; reconnaître chacun dans sa mission et ses responsabilités ; être à l'écoute de la communauté, de l'équipe et faire confiance au discernement communautaire ; s'appuyer sur Dieu, dans la foi ; faire tout ce qui est en nos moyens avant de renoncer à la relation...

Conclusion

Le travail de Marie Eugénie pour la communion est donc un travail réaliste, qui prend en compte la diversité des situations et des personnes et une transformation personnelle par un retour au Christ, source de toute communion. Pour évoquer la communion au sein de la communauté, Marie Eugénie emploie **plusieurs images**, comme celle de la ruche¹⁸ ou du jardin. **Dans la ruche**, toutes les abeilles travaillent dans un mouvement harmonieux. **Dans le jardin**, « *chaque fleur diffère d'une autre fleur en parfum et en beauté* »¹⁹, comme au ciel « *chaque étoile diffère d'une autre étoile en splendeur et en clarté* ». Ainsi, dans une certaine diversité, qui laisse à chacun, à chacune, le caractère de sa grâce, nous sommes invités à vivre ce que Saint Paul suggère en développant **l'image du corps** : « *Il [le Christ] est la tête, et nous sommes les membres. Nous devons nous aider, nous aimer comme les membres d'un même corps (...)* Tous les membres s'aident, se conservent, se soutiennent, vivent dans l'unité la plus parfaite. »²⁰ **Membres d'un corps, nous sommes aussi « branches d'un arbre » dont le tronc est le Christ.** La première attention des branches est celle de puiser à la même sève : « *Dans le travail, dans tout ce que nous faisons, soyons cette branche entée sur la racine qui est notre Seigneur Jésus-Christ, recevons de lui la sève, l'influence et l'action. Pour cela est-ce assez de la foi ? Non, il faut l'amour.* »²¹ Ce faisant, le Christ lui-même garantit la cohésion de l'action et la communion des cœurs. Cela est vrai à l'intérieur de la communauté Assomption, comprise pour nous au sens large, mais c'est vrai aussi, dans l'Eglise, dans le monde, lorsque d'autres branches, encore plus différentes des nôtres, prennent place sur le tronc commun. Terminons avec ces paroles, qui sont une belle leçon de communion que Marie Eugénie donne au Père d'Alzon : « *Jésus-Christ est le principe, le tronc de tous ; plus vous l'aimerez, plus vous aimerez en lui les autres branches: vous verrez et vous adorerez les différents degrés, les différentes expansions de sa grâce et de sa vie dans le prêtre, dans le pauvre, dans les religieux et les religieuses de toute espèce, mais gardez-vous d'y vouloir participer autrement qu'en la communion générale des fidèles, le suc qui nourrit l'un affaiblirait le suc qui doit nourrir l'autre. Le tronc seul peut porter toutes les branches : c'est une prétention trop générale aujourd'hui de vouloir être tronc ou du moins de se rendre universel. Soyez branche, si vous voulez être quelque chose, et croyez même que vous ne serez jamais mieux disposé à la charité envers tous, qu'en étant humblement à votre place ce que vous devez être en Jésus Christ.* »²²

Sœur Véronique Thiébaud, Archiviste de la Congrégation

Février 2020

¹⁸ Marie Eugénie à Marie Thérèse, 11 janvier 1839, n°1178 : « *Puisse-t-il nous dicter lui-même l'esprit qu'il veut que nous ayons. Puisse-t-il faire un jour de notre petite ruche une maison de paix, de charité et de ferveur !* »

¹⁹ Marie Eugénie, Instruction de chapitre du 10 juin 1877, « *Grands exemples laissés par Mère Marie-Claire* »

²⁰ Marie Eugénie, Instruction de Chapitre du 20 août 1886, « *Avant toutes choses, que Dieu soit aimé, et puis le prochain* »

²¹ Marie Eugénie, Instruction de Chapitre du 15 novembre 1891, « *Dédicace des églises* »

²² Marie Eugénie au Père d'Alzon, Lettre non datée de 1844, n°1630